

Cinédecouvertes... Ecran total... Kofinette Drive-In... Acro-Ciné: le cinéfan n'a que l'embaras du choix, cet été — décidément moins pourri, cinématographiquement, que la météo!

Que nous voici loin de l'été radieux de 63 et sa «Grande épopée du western», à l'Avenue!

Pour tenter de rompre la malédiction «été = saison morte» pour le cinéma, l'exploitant bruxellois Henry A. Fol avait imaginé de consacrer une de ses salles pendant tout l'été à une programmation thématique. Une sorte de rétrospective sur le western, en six «cycles» — le terme s'imposant à une période de l'année où, par la grâce du Tour de France, tout Belge digne de ce nom se détournait traditionnellement des choses de l'esprit pour celles de muscles dégoulinant de sueur sous les rayons du soleil de juillet.

Cela ne s'était jamais fait dans la génération des gens de cinéma qui avaient connu, de pères en fils, toutes les facilités — et le laxisme managérial — des temps où le cinéma détenait chez nous le monopole de fait des loisirs démocratiques, été comme hiver.

Mais ce n'était pas la première innovation à l'actif de cet exploitant qui avait été le premier à dédoubler une de ses salles, l'Avenue, Porte de Namur, en «duplex», une dizaine d'années avant l'exploitant américain de Kansas City, Kansas, auquel les historiens du cinéma persistent à attribuer cette invention, prélude à nos actuels maxi-complexes! Comme quoi, nul n'est prophète en son pays. Surtout si ce pays est, de surcroît, peuplé d'une dizaine de millions, à peine, de citoyens plus enclins à trouver l'herbe plus verte ailleurs qu'à médiatiser leurs propres vedettes — sauf Béjart, bien entendu.

Proposant des cycles successifs de westerns classiques, d'opposition, mal ou trop peu connus (dont le seul jamais interprété par Orson Welles: «Man in the shadow»), plus «La femme dans le western», «Le héros solitaire» et une «Liste d'or» (avec deux grands prix de l'UCC: «Le gaucher» et «Coups de feu dans la Sierra»), le programme «Grande épopée du western» se voulait une animation sélective, motivation nécessaire et suffisante de cinéphiles privés des joies amères des embouteillages sur les autoroutes juilletistes et aoûtiennes des vacances. Offrant notamment aux jeunes une «carte de shérif honoraire» pour leur permettre de s'initier à bon compte à un genre qui commençait à s'essouffler en attendant Sergio Leone et ses spaghetti-westerns (le premier, «Pour une poignée de dollars», ne devait être réalisé que l'année suivante, en 64) et un plus improbable encore «Danse avec les loups», la «Grande épopée du western» fit un tabac. Après avoir refusé du monde

à de nombreuses séances. le programme dut être prolongé au-delà de la période initialement prévue (du 1<sup>er</sup> juillet à la mi-août) et finit par déborder sur les premières semaines de la nouvelle saison en septembre. En dépit de «trous» de programmation dus à l'exigence de l'exploitant qui avait délibérément écarté «tous les films charcutés par leur distributeur pour pouvoir obtenir le visa EA, ceux dont les copies disponibles étaient en (trop) mauvais état ou n'étaient disponibles qu'en version doublée: «Une hérésie qui n'a pas sa place dans nos salles», écrivait courageusement dans son house-organ, le «Journal des deux portes», un Henry Fol qui avait déjà dû vaincre l'hostilité des distributeurs concernés, surtout américains, à son projet bousculant les idées reçues, et qui, de surcroît, «ne peut plus rapporter grand-chose. Surtout avec des films dont le public n'a déjà pas voulu en première sortie»...

La preuve était ainsi faite — comme elle l'est de nos jours avec les salles du centre de la ville désertées par le public — que ce n'étaient pas les Bruxellois qui n'avaient pas envie d'aller au cinéma pendant les mois d'été. Ce sont les ordonnateurs professionnels de la fête qui manquaient (déjà) d'imagination pour les motiver...